Charles Molesworth, The Capitalist and the Critic: J.P. Morgan, Roger Fry, and the Metropolitan Museum of Art

Sophie Cras

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/23153>

DOI : 10.4000/critiquedart.23153

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupeement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Sophie Cras, « Charles Molesworth, The Capitalist and the Critic: J.P. Morgan, Roger Fry, and the Metropolitan Museum of Art », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 20 novembre 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/23153> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.23153>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Archives de la critique d'art

Charles Molesworth, *The Capitalist and the Critic: J.P. Morgan, Roger Fry, and the Metropolitan Museum of Art*

Sophie Cras

- ¹ Les sources ne manquent pas, ni sur J. P. Morgan, le plus célèbre des banquiers d'affaires américains, ni sur l'historien et critique d'art britannique Roger Fry – auquel Virginia Woolf elle-même consacra une biographie –, ni sur le Metropolitan Museum of Art de New York – dont Calvin Tomkins, notamment, retraça le développement dès 1970 dans *Merchants and Masterpieces*, un ouvrage qui demeure une référence pour l'histoire des institutions culturelles. L'originalité du dernier livre de Charles Molesworth tient à l'entremêlement des biographies des deux hommes autour du musée qui fut leur terrain de rencontre. L'exercice est difficile, car leur collaboration, qui occupe le centre de l'ouvrage, fut en définitive limitée. Si J. P. Morgan consacra la dernière décennie de sa vie, en tant que Président du *Board of Trustees* de 1904 à 1913, à tenir le Met d'une main de fer par ses donations exceptionnelles et son incontournable influence, Roger Fry n'y fut associé qu'entre 1907 et 1910, dans une série de projets plus ou moins avortés. Pressenti pour un poste de direction, il fit brièvement office de conservateur des peintures avant d'être simplement attaché comme consultant pour les acquisitions en Europe. L'ouvrage propose toutefois des perspectives stimulantes. Il suggère un parallèle, qui pourrait être développé, entre le capitalisme monopolistique incarné par J. P. Morgan (dans la finance, les chemins de fer ou encore l'acier), et la boulimie accumulatrice qui caractérisa le Met à la même période. Il montre l'évolution des rapports de force au tournant du XXe siècle, dans les domaines économiques comme culturels, entre des « *robber barons* » tout puissants, à la prédation et aux moyens presque illimités, et des pouvoirs publics soucieux d'imposer davantage de valeurs sociales et éducatives, de régulation et d'expertise – des valeurs précisément portées par Roger Fry. Le livre met avec raison l'accent sur les contingences matérielles qui affectèrent ses choix de carrière et sa conception de l'art. On peut toutefois

regretter que de longues pages soient consacrées aux négociations de ses contrats d'embauche et conditions de salaire, au détriment d'une analyse plus poussée de ses écrits sur l'art et le commerce, qui ne sont discutés que dans une assez brève synthèse en fin d'ouvrage (« Fry and Modern Theories: Taste, Teaching, and Social Values », p. 195-213).